



Christophe Evans (dir.)

## L'expérience sensible des bibliothèques Six textes sur les publics des grands établissements

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

---

## Chapitre 2. L'attachement à la bibliothèque

Des liens, un lieu

Agnès Vigué-Camus et Françoise Gaudet

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.2479  
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information  
Lieu d'édition : Paris  
Année d'édition : 2020  
Date de mise en ligne : 5 novembre 2020  
Collection : Études et recherche  
EAN électronique : 9782842462222



<http://books.openedition.org>

### Édition imprimée

Date de publication : 19 novembre 2020

### Référence électronique

VIGUÉ-CAMUS, Agnès ; GAUDET, Françoise. *Chapitre 2. L'attachement à la bibliothèque : Des liens, un lieu*. In : *L'expérience sensible des bibliothèques : Six textes sur les publics des grands établissements* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2020 (généré le 15 mai 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/2479>>. ISBN : 9782842462222. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.2479>.

---

## CHAPITRE 2

# L'ATTACHEMENT À LA BIBLIOTHÈQUE

### Des liens, un lieu

par Agnès Vigué-Camus

Il y a vingt ans, un livre était consacré à une catégorie d'usagers de la Bibliothèque publique d'information (Bpi) que les outils statistiques n'avaient pas permis jusque-là de bien identifier et de caractériser en détail, les habitués<sup>1</sup>. Réalisé à partir d'une enquête par entretiens, cet ouvrage analysait un champ sémantique peu exploré, celui de l'attachement à une bibliothèque. Ce chapitre portera essentiellement sur ce point en cherchant à l'actualiser pour la bibliothèque vingt ans après<sup>2</sup>. Il n'y sera pas question, par conséquent, d'un type d'usage mais d'un lien tissé par une partie des usagers avec un établissement culturel particulier, la Bpi. Cette relation entre dans les objets de la sociologie, comme en attestent les travaux d'Antoine Hennion<sup>3</sup>, et intéresse aussi une discipline connexe, la psychologie, dans laquelle je me suis progressivement impliquée.

L'univers sémantique du mot *attachement* déploie plusieurs dimensions. Il indique, tout d'abord, que des affects sont engagés. Ces affects sont peu visibles pour qui adopte la bibliothèque en plan large avec ses centaines de visiteurs quotidiens. Pourtant, lorsqu'on interroge ces habitués de manière plus resserrée, les mots jaillissent pour dire, en 1997 comme en 2018, la relation passionnée nouée avec l'établissement : « c'est mon existence cette bibliothèque », « c'est mon grand amour », « si demain, la Bpi ferme, je suis cuit ! »<sup>4</sup>. S'attacher, c'est aussi se lier à quelque chose avec, pour conséquence, de limiter son propre mouvement. L'attachement, d'une certaine façon, immobilise, ce qu'indique l'expression « port d'attache », le lieu où le bateau est fixé sous une identité qui lui est donnée par sa plaque d'immatriculation. Enfin,

---

1. Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, *Les habitués: le microcosme d'une grande bibliothèque*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information-Centre Georges-Pompidou, 2000.

2. Les individus qui fréquentent la Bpi au rythme d'une à deux visites par semaine concernent aujourd'hui un peu plus de la moitié des visiteurs (54 %). Voir le *Baromètre 2018* de la Bpi sur le site professionnel de la Bpi : < <https://pro.bpi.fr/etudes/observation-des-publics-de-la-bpi/barometre> >.

3. Antoine Hennion, « Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur », *Sociétés*, 2004/3 (n° 85), p. 9-24. [En ligne] < <https://www.cairn.info/revue-societes-2004-3-page-9.htm> >.

4. Gilles Thuillot, « Étude qualitative auprès des usagers », *Rapport d'étude* réalisé par le cabinet Test pour le compte de la Bpi, juin 2018.

l'attachement, c'est aussi le lien qui rassemble plusieurs choses éparses, comme lorsqu'on lie une gerbe, un bouquet.

Le texte que je présente ici explore les différentes facettes de ce terme, telles que les habitués les font miroiter en témoignant de leur pratique de la bibliothèque. A été, en effet, relancée, dans le cadre de cet ouvrage collectif sur l'expérience sensible de la bibliothèque, une analyse secondaire de résultats d'enquêtes menées à la Bpi depuis plusieurs années<sup>5</sup>. Il est question d'attachement intense et durable, d'abord, lorsque ces habitués parlent de la Bpi comme d'un lieu qu'ils aiment et dont ils redoutent de se voir privés. Ensuite, lorsqu'ils évoquent des circuits urbains qui, quoi qu'il arrive, passent par la bibliothèque. Comme si les rayonnages de livres, les tables constituaient autant de balises qui les guident vers un arraisonnement momentané, nécessaire pour plier leur être, leur corps au travail d'étude. Enfin, nous le découvrirons, les habitués témoignent du sentiment, moins attendu, de « se rassembler » autant en soi qu'avec les autres. À la bibliothèque, des domaines de leurs vies, vécus souvent comme clivés, peuvent se recomposer : étudier, se former, chercher du travail, des éléments essentiels qui sont projetés en une seule temporalité, un seul lieu préféré à d'autres, un lieu choisi.

Dans l'ouvrage *Les habitués*, les raisons de l'élection de la Bpi comme lieu d'étude avaient été explorées par Christophe Evans qui soulignait à l'époque en cherchant à cerner « l'esprit du lieu » :

*La Bpi est un « lieu anthropologique » au sens que Marc Augé donne à cette expression, autrement dit un endroit « conjuguant identité et relation ». C'est peut-être le cas d'un grand nombre d'espaces publics (une poste, une gare SNCF, une piscine municipale...), mais dans une bibliothèque, et a fortiori dans cette bibliothèque, les thématiques de l'identité et de la relation qu'il s'agisse du rapport à soi, aux autres, à la culture, au divertissement, au temps, à la mémoire collective ou individuelle sont conjuguées, travaillées et retravaillées de multiples façons<sup>6</sup>.*

Vingt ans plus tard, ce portrait de la Bpi mérite d'être approfondi, voire retouché pour approcher au plus près ce qui cause, aujourd'hui plus que jamais, l'attachement à ce lieu singulier. Dans une première partie, nous décrirons la façon dont les usagers élisent domicile à la Bpi, un domicile qui n'est pas pour autant superposable à un « chez soi », mais permet plutôt la constitution de ce que nous avons appelé, en empruntant la métaphore à

5. Voir encadré 1 ci-après.

6. Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, *op. cit.*, p. 15-16.

Paul Claudel, «un domicile intérieur». Dans une deuxième partie, nous analyserons la façon dont la Bpi offre un cadre privilégié pour se préparer et affronter les épreuves individuelles propres à notre monde contemporain. Ce regard porté à la fois dans le rétroviseur et sur les nouveaux chemins creusés par nos usagers dévoile, en partie, ce que signifie apprendre aujourd’hui en bibliothèque.

### Encadré 1. Vingt ans d’enquêtes qualitatives : entretiens qualitatifs et *focus groups*

Dans ce chapitre, sont utilisées des données extraites de plusieurs enquêtes qualitatives menées depuis vingt ans (de 1997 à 2018). Bon nombre de verbatims ont été recueillis lors de deux enquêtes réalisées à partir d’entretiens semi-directifs auprès d’habitues de la bibliothèque. La première série d’entretiens s’est déroulée à l’été 1997, juste avant la fermeture provisoire pour travaux<sup>1</sup>. La seconde série fut réalisée au printemps 2018, dans le cadre de l’enquête tri-annuelle qui comportait un volet qualitatif<sup>2</sup>. Parallèlement aux entretiens qualitatifs approfondis, un autre mode de recueils s’est développé à partir du milieu des années 2000. Françoise Gaudet, qui en a été instigatrice, retrace sa genèse :

«C’est en 2002, grâce à la fondation Fulbright, que nous avons eu la chance, Claudine Lieber et moi-même, de visiter une vingtaine de bibliothèques américaines et de découvrir la technique des *focus groups*. Le thème de ce voyage d’études – *Les ressources électroniques dans les bibliothèques américaines : l’offre, les services, les usages* – touchait notamment la mesure de la satisfaction des usagers distants. Nous avons alors constaté que si la plupart des établissements se contentaient d’exploiter classiquement les statistiques de consultation, trois bibliothèques universitaires, sur les sept visitées, avaient recours aux *focus groups* pour évaluer les pratiques et les attentes de leurs usagers dans ce domaine. Par ailleurs, la bibliothèque du Getty Museum Research Institute utilisait cette méthode de manière régulière pour tester et améliorer l’ergonomie de son site Web.

Les chercheurs font en général remonter la généalogie des *focus groups* aux *focused interviews*, méthodologie développée au début de la Seconde Guerre mondiale par les sociologues américains Robert Merton et Paul Lazarsfeld, dans la mouvance du courant levinien de la dynamique des groupes<sup>3</sup>. Il ne s’agit pas exactement de la même méthode, mais dans les deux cas l’accent est mis sur le centrage (focus) de l’entretien sur un sujet précis. Notons par ailleurs que l’objectif de Merton et Lazarsfeld était d’évaluer la réception d’émissions radiophoniques de propagande au sein de la population américaine. Il s’agissait donc de recherche appliquée, ce qui explique sans doute que la méthode se soit d’abord développée dans le secteur du marketing<sup>4</sup>.

Il nous parut alors intéressant d’enrichir la gamme d’outils méthodologiques du service Études et recherche de la Bpi en faisant ponctuellement appel à cette technique,



le plus souvent en la conjuguant avec d'autres approches. Elle correspondait bien au positionnement original du service, situé entre la recherche, les études appliquées et l'évaluation. Par ailleurs, la double qualification en sociologie et en psychologie d'Agnès Camus-Vigué la désignait tout naturellement pour piloter ou animer ce type d'entretiens collectifs.

Fin 2004, la première utilisation de cette technique fut néanmoins confiée à un prestataire, le Crédoc (Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie). Menés à l'occasion de la rénovation du site Web de la bibliothèque, ces focus visaient à évaluer la satisfaction des usagers de l'ancien site et à percevoir leurs attentes. Le service organisa par la suite en interne des *focus* plus ciblés, toujours dans le cadre de ce projet : des groupes travaillèrent par exemple sur les intitulés des principales rubriques du site et firent de nouvelles propositions. La maquette du futur portail fut également testée selon cette méthode.

Depuis 2005, le service Études et recherche a eu maintes fois recours à la méthodologie des *focus groups* dans des contextes divers. La technique s'avère très productive dans la phase exploratoire d'enquêtes quantitatives, par exemple. Les *focus* permettent aussi de répondre à des demandes ponctuelles et souvent urgentes des services de la Bpi ou d'autres partenaires. L'enquête menée à la demande du Centre Pompidou sur les raisons pour lesquels les jeunes usagers de la Bpi fréquentaient peu le Musée national d'art moderne a ainsi montré que les principaux obstacles n'étaient pas d'ordre pratique, mais psychologique ou social. En mettant au jour, de manière parfois brutale, des représentations sociales, les *focus groups* associés à d'autres techniques d'investigation ouvrent ainsi d'utiles pistes de réflexion. »<sup>5</sup>

- 
1. La fermeture provisoire a duré deux ans. Les entretiens ont été réalisés par Jean-Michel Cretin, Christophe Evans et moi-même ; voir *Les habitués : le microcosme d'une grande bibliothèque*, *op. cit.*
  2. Gilles Thuillot, *op. cit.*
  3. J. Kitzinger, I. Markova et N. Kalampalikis, « Qu'est-ce que les *focus groups* », *Bulletin de psychologie*, tome 57(3), n° 471, mai-juin 2004.
  4. F. Haegel, « Réflexion sur les usages de l'entretien collectif », *Recherche en soins infirmiers*, 2005/4 (n° 83), p. 23-27.
  5. Texte de Françoise Gaudet, responsable du service Études et recherche de la Bpi de 1998 à 2013.

## LE DOMICILE INTÉRIEUR

Si elle s'est imposée récemment dans les discours professionnels, la bibliothèque comme lieu de vie est une image récurrente des énoncés produits par les usagers de la Bpi. En 1997, une habituée concluait sa déclaration d'amour pour la bibliothèque de la sorte: «C'est une maison magique.»<sup>7</sup> En 2018, cette même idée est exprimée par Éric, actif ayant un projet de création d'entreprise: «C'est une deuxième maison, un abri. S'il n'y avait pas la Bpi, ce serait beaucoup plus dur de mener un projet indépendant.»<sup>8</sup>

Autant «maison des livres» que «maison des hommes», la bibliothèque comme habitat mérite un examen minutieux<sup>9</sup>. Si c'est une maison dans laquelle les usagers apportent, pour beaucoup d'entre eux, certains objets nomades personnels comme ordinateurs portables, smartphones, c'est aussi une maison insolite à bien des égards: elle est publique, collective, partagée, vidée d'objets individualisés; elle a précisément pour principal attrait de permettre à chacun de se couper de l'environnement domestique, ou plutôt de se couper de ce qui, dans le familier, doit être mis à distance: la distraction, la consommation, la difficulté d'apprendre, le froid, le bruit, la solitude, etc. C'est selon. La fréquentation de la Bpi engage un double mouvement de dépossession et de nouvelle possession. À cet égard, la métaphore de l'abri convoquée par Éric fait écho aux observations de Luigi Failla selon qui les publics expriment «le besoin de lieux protégés [...] à la frontière entre l'espace privé et l'espace public»<sup>10</sup>. Nous reviendrons sur cette fonction de protection articulée à la porosité de la frontière privé/public.

Pour approcher plus encore la signification de ces verbatims construits autour du «chez-soi», nous proposons un détour par l'expression de «domicile intérieur» forgée par Claudel<sup>11</sup>. Cette image vient à l'auteur à propos du pinceau de Rembrandt habile à saisir, le jeu de la lumière traversant parfois un sujet en son intimité et jouant sur son expérience sensible du monde. Cette expression heureuse saisit ce que le courant sociologique issu de Georg

---

7. Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, *op. cit.*, p. 149.

8. Gilles Thuillot, *op. cit.*, p. 6.

9. Cet examen a été entrepris notamment par Joëlle Le Marec: Judith Dehail et Joëlle Le Marec, «Habiter la bibliothèque – pratiques d'étude, entretien d'un milieu», *Communication & langages*, 2018/1, n° 195, p. 7-22; voir aussi Muriel Amar, Christophe Evans, Joëlle Le Marec et Agnès Vigué-Camus, «Habités, séjournés, habitants: rapports au temps et à l'espace en bibliothèque», *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 2019, n° 17, p. 32-41. [En ligne] < <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2019-17-0032-003> >.

10. Luigi Failla, «Habiter la bibliothèque: concevoir les nouveaux espaces d'un service qui change», *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 2019, n° 17, p. 8-21. [En ligne] < <https://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2019-17-0008-001> >.

11. Paul Claudel, *Introduction à la peinture hollandaise*, Paris, Gallimard, 1935.

Herbert Mead nomme *le soi*, c'est-à-dire une fonction qui a émergé au cours des expériences primaires du rapport à l'Autre, mais qui reste ouverte à une certaine plasticité, c'est-à-dire à une façon d'être, de rencontrer les autres, d'apprendre, de percevoir sa place dans le monde qui peut se recomposer en fonction de différentes expériences vécues. Cette approche permet d'analyser finement les représentations de la Bpi et la façon dont celles-ci participent d'une recomposition du rapport au savoir et à la façon dont il est possible d'éprouver son existence. Complètement facultative, la fréquentation de cette bibliothèque est motivée par une recherche ambivalente. Le sentiment de liberté que la Bpi offre aux usagers permet de choisir ses propres contraintes, de les bâtir, de se bâtir, d'habiter ce que nous nommons un domicile intérieur.

### Élire domicile

Pour ceux qui fréquentent assidûment la Bpi, le thème de la liberté d'accès hante les discours, qu'ils datent de 1997 alors que peu de bibliothèques offrent des collections en libre accès ou de 2018 alors que le dispositif est plus banalisé<sup>12</sup> :

*C'est vrai que la bibliothèque, c'était attirant parce que c'est en libre accès, c'était bien quoi [...] le libre accès, c'est vraiment... et puis fermer à 21 h 30 ou 22 heures, après le boulot, je pouvais y aller pour moi qui suis autodidacte, c'était tout à fait ce qu'il me fallait (employé en librairie).*

*Il y a une espèce de facilité d'accès.*

*On est très libre ici, il n'y a pas de carte.*

Ce sentiment de liberté concerne à la fois le fait que nulle exigence administrative ne vient contraindre l'accès à la bibliothèque (pas de carte, pas de formulaire à remplir) et la facilité donnée par l'ouverture tardive. Il y a, en outre, l'aisance de la circulation entre les différents espaces et niveaux de la bibliothèque. Ce thème se décline encore aujourd'hui, en 2018, comme l'indiquent ces verbatims<sup>13</sup> :

*Ici on se sent libre. On n'est pas bloqué comme à Sainte-Geneviève où vous devez prévenir si vous sortez et vous ne pouvez laisser votre place plus de 20 minutes.*

---

12. Les sources sont en alternance l'enquête de Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, *Les habitués : le microcosme d'une grande bibliothèque* (op. cit.), et l'enquête menée par Gilles Thuillot, « Étude qualitative auprès des usagers », op. cit.

13. Gilles Thuillot, op. cit.

*Ici, c'est convivial... Il n'y a pas trop de contraintes.*

*Des horaires d'ouverture exceptionnels (actif).*

*C'est l'une des bibliothèques les plus arrangeantes de Paris.*

Comme l'observait Jean-François Barbier-Bouvet, le libre accès déployé intégralement à la Bpi constitue bien plus qu'un dispositif technique: «C'est un dispositif social qui confère un statut symbolique aux documents.»<sup>14</sup> C'est ainsi qu'il faut entendre les oppositions – toujours favorables à la Bpi, bien sûr – que font jouer les usagers interrogés<sup>15</sup>:

*Ici on n'est pas enfermé, cloisonné comme dans une bibliothèque classique (étudiante).*

*À la Sorbonne, il n'y a que des étudiants... et un silence de cathédrale (actif en reconversion).*

Les deux polarités font référence plutôt à des modèles de bibliothèques comprenant des façons opposées de présenter les collections, d'anticiper des déambulations parmi les rayonnages, d'autoriser ou non l'accès aux lieux (horaires élargis, formulaires, cartes). Mais au-delà de ces différences explicitement soulignées, on entend qu'il est question avant tout de modalités d'accès au savoir, la Bpi est perçue comme favorisant, par les choix architecturaux qui ont été faits, l'appropriation des connaissances.

En 1997<sup>16</sup>:

*C'est vrai que c'est pas mal associé pour moi Beaubourg au soleil et à la luminosité. C'est une raison pour laquelle je l'aime tant. C'est vrai que par exemple à la BSG...*

Et en 2018<sup>17</sup>:

*La Sorbonne, c'est moins bien éclairé qu'ici et il y fait souvent froid (étudiante).*

---

14. Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain, «Chapitre I: l'embaras du choix», in *Publics à l'œuvre: pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1986. [En ligne] < <https://books.openedition.org/bibpompidou/362> >.

15. Gilles Thuillot, *op. cit.*

16. Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, *op. cit.*, p. 84.

17. Gilles Thuillot, *op. cit.*, p. 13.

*Quand je vais à la BSG, je souffre car c'est mal éclairé (actif).*

Ouverte, accessible, lumineuse, vivante, sensible aux mouvements des corps, la Bpi est un lieu choisi par anticipation des bienfaits qu'elle procure. La profusion qu'on y imagine ou qu'on y éprouve calme par anticipation l'angoisse du manque. Les usagers expriment leur satisfaction devant cette profusion et émettent, pour certains, l'idée, voire le fantasme, que la Bpi contient tous les livres.

En 1997<sup>18</sup>:

*C'est la bibliothèque où il y a tous les bouquins. Donc, c'est vrai que c'est clair que si on a besoin... si on veut savoir si un bouquin existe, on vient ici (étudiante).*

*Il y avait tous les livres ici (femme sans emploi).*

*Beaubourg, quand on vient, on est sûr de trouver (étudiante).*

En 2018<sup>19</sup>:

*Il y a tout ici, les livres, la BD, la vidéo (actif).*

Il y a donc l'idée qu'il est possible, dans la bibliothèque, de circonscrire une totalité, de pouvoir disposer de l'ensemble de ce qui est nécessaire à l'usager. Alors que l'on sait que le travail de recherche documentaire est une activité complexe qui est parcourue d'inquiétudes diverses, on observe que lorsqu'il est question de la Bpi, la balance penche du côté de la satisfaction et non du manque. Ainsi, en 2018<sup>20</sup>, cet habitué en reconversion professionnelle précise cette sensation de satiété:

*Il y a des docs et des bouquins dans tous les domaines [...] J'ai à peu près 60 % des ouvrages dont j'ai besoin (actif en reconversion).*

*J'ai réussi à trouver un livre que je ne trouve nulle part ailleurs dans les bibliothèques parisiennes, même dans certaines bibliothèques universitaires (femme active).*

*Il y a toujours un livre qui colle à mon sujet (étudiante).*

---

18. Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, *op. cit.*

19. *Ibid.*

20. Gilles Thuillot, *op. cit.*

Comme je l'évoquais, nombre de recherches dans le domaine des sciences de l'information ont montré que l'activité documentaire n'était pas un cheminement paisible vers des zones de connaissances, elle est souvent source d'anxiété. Ne pas trouver le document nécessaire à la préparation d'un examen, l'écriture d'un mémoire ou la réalisation d'un projet professionnel, suscite, d'une part, de l'inquiétude par rapport à la tâche à accomplir (les documents que je recherche sont-ils les bons? mon travail est-il réalisable?), et, d'autre part, rend problématique le rapport à l'environnement complexe de la bibliothèque. L'importance des émotions dans les activités informationnelles a été mise en évidence aussi bien en ce qui concerne la mise en contact du document recherché que dans la stratégie de recherche<sup>21</sup>. Lorsque l'on trouve ou que l'on ne trouve pas le document attendu et sur lequel se sont projetées un certain nombre d'attentes, c'est toute une dimension affective qui est mobilisée. Les études montrent aussi que le stress ou l'anxiété générés par la recherche peuvent aussi se porter sur les lieux documentaires. Sur ce point, on observe que les habitués de la Bpi se sont peu référés à des difficultés de repérage ou à des problèmes éventuels avec les instruments documentaires. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'elles n'existent pas mais qu'elles ne constituent pas un trait marquant dans les représentations des usagers qui se sont exprimés.

Pourtant, la Bpi, dont les collections sont constamment renouvelées, n'a rien d'une bibliothèque patrimoniale; elle n'est pas, non plus, complètement comparable à une gigantesque Fnac. Elle incarne plutôt une sorte de « paradoxe patrimonial » que certains usagers ont saisi et dont ils rendent compte à leur façon<sup>22</sup>. Ce rapport imaginé, construit, bâti, à la totalité des savoirs ne se traduit pas pour autant par un usage méthodique et méticuleux des collections. Doit-on prendre en défaut les usagers: leur montrer, statistiques à l'appui, que non, décidément, ils n'utilisent pas les collections alors même que dans leurs discours, ce sont elles qui sont mises en avant? Le rôle social des bibliothèques, s'il y en a, est bien celui-là, comme le formulait Martine Poulain dès les années 1990 dans *Constances et variances*<sup>23</sup>:

---

21. Nicole Boubée, « Le cœur, (la tête) et l'information recherchée: le rôle des émotions dans l'activité de recherche d'information » (Paris, 24 mars 2012), Actes du 9<sup>e</sup> Congrès de la Fadben, *Objets documentaires numériques: nouvel enseignement?*, Nathan, 2013, p. 142-146.

22. Voir, sur ce point, Sophie Danis et Françoise Gaudet, « Un paradoxe patrimonial: les collections de la Bibliothèque publique d'information », in *Centre Pompidou, trente ans d'histoire: 1977-2007*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 2007.

23. Martine Poulain, « Chapitre 3. Les motivations », in *Constances et variances: les publics de la Bibliothèque publique d'information*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1990. [En ligne] < <https://books.openedition.org/bibpompidou/128> >.

*Par sa présence et son organisation interne, par la forme de convivialité qu'elle offre, elle est aussi faite pour aider chacun à surmonter « l'anxiété d'écrire » dont parlait Michel de Certeau, sentiment que l'on pourrait généraliser en une forme « d'anxiété d'apprendre ». Soutenir chacun dans cette « anxiété », autoriser une forme d'appui immatériel face à la difficulté, réelle ou imaginaire, de l'exercice d'apprentissage, du rapport au savoir, n'est-ce pas aussi une des fonctions essentielles de la bibliothèque publique ?*

La bibliothèque est un espace public ; elle est aussi le lieu d'une forme de soutien institutionnel des apprentissages des uns et des autres. Ces deux fonctions revendiquées par les usagers méritent d'être entendues : même à l'heure de la communication à distance, à l'heure d'un accès individuel et domestique à la grande richesse documentaire, le soutien multiforme d'un espace public reste apprécié et nécessaire. Dans nombre de bibliothèques municipales aussi, fréquentation et consultation sur place augmentent pendant que le prêt diminue : il s'agit là d'un véritable changement dans les modes d'usage des établissements de lecture publique.

L'apprentissage, le travail sur des documents, supposent pour nos habitués d'en passer régulièrement par un lieu doté de traits spécifiques qu'ils nous ont livrés dans leurs représentations : un lieu « lumineux », qui contient « tous les livres », une bibliothèque pas complètement silencieuse... Ces traits font de la bibliothèque un territoire particulier, dans lequel il est possible de projeter une image de soi ne correspondant pas forcément au stéréotype du lettré ou du savant. C'est là qu'il s'agit d'élire domicile, ce qui, comme nous allons le voir, a des effets concrets sur des processus qui relèvent de la sphère des savoirs et de l'acquisition de connaissances.

### Choisir ses contraintes : réguler l'excès

Une enquête menée en septembre 2010 montre que des usagers de la Bpi utilisent le cadre de la bibliothèque pour réguler leurs pratiques de connexions, en se déconnectant, parfois partiellement, au flux incessant de textes, d'images et de sons qui arrivent par Internet<sup>24</sup>. Les usagers mobilisent, pour ce faire, une culture de l'écran et un savoir-faire considérables. À la bibliothèque, la navigation sur le Web est orientée par le travail. Ceci suppose, à l'arrivée à la bibliothèque, des pratiques de tri. D'un côté, l'habituel (travailler, utiliser

---

24. Agnès Camus-Vigué, « S'appareiller » dans la bibliothèque. Enquête sur les usages des ordinateurs portables personnels à la Bpi, Paris, Bpi, 2010, p. 1-23. [En ligne] < <https://pro.bpi.fr/sappareiller-dans-la-bibliotheque> >.

Word, Excel), de l'autre, l'exceptionnel, que nous avons surpris lors de nos observations (naviguer sur Internet), une partition qui réfère de façon exemplaire aux normes implicites de l'activité légitime en bibliothèque.

Pourtant, si toutes les navigations ne sont pas liées au travail, on ne s'autorise pas n'importe quel type de navigation à la Bpi. Une jeune femme avait listé ce qu'elle ne faisait pas : « Je ne vais pas aller sur Dailymotion, je ne vais pas aller sur YouTube, je ne vais pas aller sur Deezer... »<sup>25</sup> Étaient censés être exclus aussi les sites de musique et de jeux renvoyant franchement au domaine du loisir. En revanche, les usagers peuvent s'autoriser certains sites comme les sites de presse, les blogs des journaux. La presse constitue une zone frontière, liée en partie au travail, en partie à la détente. Autre zone intermédiaire, la gestion de sa messagerie électronique, qui est devenue une tâche de fond dans la vie quotidienne et qui, dans la bibliothèque, est associée au temps de pause, les micro-pauses que l'on s'autorise, sans prendre forcément le temps de se rendre à la cafétéria. Là encore, cependant, la pratique est régulée, une jeune femme nous explique qu'elle consulte ses mails mais s'interdit d'y répondre. Il s'agit, avant tout, de ne pas se faire happer par le réseau, ni de se détourner du but principal qui consiste à travailler. Cette régulation, c'est une tentative pour « ne pas se faire manger le temps »<sup>26</sup>. Dans cette logique, certains usagers s'autorisent la visualisation de films « pour se mettre au travail », arrachant un petit plaisir en douce au temps du labeur, l'image ayant un effet jubilatoire et délassant<sup>27</sup>. Il s'agit donc de se brancher sur un film, mais ceci en un temps nécessairement rapide. C'est une pulsation, comme un va-et-vient entre ce à quoi l'on s'astreint, la tâche fastidieuse et une échappée vers d'autres territoires. L'activité de visualisation est bordée par l'environnement studieux<sup>28</sup>. Cet aller et retour s'oppose au mouvement par lequel, chez soi, on peut se laisser happer par l'image et dériver dans un zapping infini.

En 2018<sup>29</sup>, en se logeant à la Bpi, l'on tente aussi de se protéger d'envies diverses : manger n'importe quand, passer un coup de fil, se connecter sur Facebook... Les modes de vie contemporains, imposent, en effet, des rythmes diffractés car ils prennent moins appui sur les sociabilités traditionnelles : repas pris en commun, moments privilégiés pour se rencontrer, etc. Force est de constater que la Bpi offre un cadre à partir duquel il est possible d'instaurer des scansion dans le temps :

25. *Ibid.*, p. 17.

26. *Ibid.*, p. 18.

27. Serge Tisseron, *Le bonheur dans l'image*, Paris, Éditions Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.

28. L'importance de la « communauté studieuse » a été mise en évidence par le travail de Joëlle Le Marec sur la BnF, « Habiter la bibliothèque – pratiques d'étude, entretien d'un milieu », *Communication & langages*, article cité.

29. Gilles Thuillot, *op. cit.*, pour tous les verbatims de ce paragraphe.

*Cela se passe toujours de la même manière. On prend une heure pour manger en décalé vers 16 h. On achète le matin avant d'arriver. On travaille deux ou trois heures, puis on fait une pause, on va fumer une cigarette (étudiant en classe prépa).*

Il s'agit de donner un rythme à la journée, en privilégiant le cas échéant des espaces différents à l'intérieur de la Bpi :

*J'arrive en fin de journée, je passe une heure à l'espace BD puis je vais travailler 2 heures (actif).*

*Ce que je fais c'est que, à chaque fois, je fais une heure à l'espace BD, je lis des mangas de 18h30 à 19h30. Puis, de 19h30 à 21h30, je travaille (actif).*

L'astreinte de la station de longue durée est parfaitement anticipée :

*J'essaie de faire une journée continue de 5 à 6 heures (étudiante).*

*Je m'arrange pour faire la fermeture et rester de 14 h à 22 h (actif en reconversion).*

Introduire un rythme, c'est se focaliser autour de la tâche à réaliser, instaurer un avant, un après auxquels sont dédiés différents lieux. Il s'agit donc d'utiliser le lieu Bpi pour discipliner son corps, pour le plier à l'étude. Se donner ces contraintes volontairement, c'est une façon de consentir à se couler dans un certain état propice au travail :

*À la Bpi, j'y viens souvent juste après les cours, donc souvent soit ça finit entre 16h30 et 18h30 [...] Ça ferme à 22 heures, je trouve que c'est un point vraiment essentiel parce que ça permet un moment de concentration, et finalement quand on rentre chez nous, on n'a plus rien à faire ou on est vraiment posés (Élisa, étudiante)<sup>30</sup>.*

Il y a ainsi des effets du passage par la Bpi, des effets d'apaisement. «L'abri», c'est aussi cela. Parvenir à trouver des prises pour aller vers une certaine transformation de soi. Pouvoir, en passant par ce lieu, supporter un assujettissement aux conditions matérielles nécessaires à l'accomplissement de la tâche que l'on s'est donnée. Le corps pacifié peut ainsi être mis à au travail. C'est sans doute un enjeu important pour nombre d'étudiants

---

30. Agnès Camus-Vigué, *Focus groups réalisés auprès d'usagers de la Bpi dans le cadre du projet de rénovation Bpi 2022*, Paris, Bpi, octobre 2018.

qui investissent un temps considérable dans le déplacement du domicile à la bibliothèque et dans les files d'attente :

*Moi, à la base, ça ne m'intéresse pas de faire tout ce trajet pour venir à la bibliothèque. Ce n'est pas péjoratif... mais... la première fois que je suis venu, je ne suis pas rentré, il y avait une queue pas possible, je suis rentré chez moi. Et un jour, j'ai pris mon courage à deux mains, je me suis réveillé tôt et je suis venu, je suis rentré et j'ai vu qu'il y avait une bonne ambiance de travail et ce que j'ai fait, enfin le travail que j'ai produit ici, je ne pouvais pas le faire chez moi (Imrane, 18 ans, lycéen)<sup>31</sup>.*

Venir à la bibliothèque n'est pas simple, il faut se mettre dans la file d'attente. La question de la file d'attente est l'un des thèmes les plus fréquemment abordés par les usagers sur les réseaux sociaux<sup>32</sup>. Les jeunes se déplacent, en effet, sans savoir s'ils vont pouvoir entrer, ni quand. Des messages indiquant l'énervement lié à la queue sont postés sur Twitter :

*Nan mais la queueu devant la Bibliothèque de Beaubourg FAUT ARRÊTER LES GENS LAAA tain TOUS LES JOURS.*<sup>33</sup>

Certaines comparaisons humoristiques en disent long : « La queue de la BPI, on dirait la douane. » Cette queue est un phénomène qui est associé à la fréquentation de la Bpi et les pairs auxquels on s'adresse saisissent immédiatement cette référence. Elle donne lieu à des jugements virulents : « Les gens qui doublent dans la queue à la Bpi, je ne vous considère pas comme des êtres humains » ou à des plaintes à l'égard des fumeurs : « La queue de la Bpi, c'est le cancer au mètre carré. » La queue a même ses mythes ; ainsi en 2014, une jeune femme qui, semble-t-il, cherchait à passer devant les autres, reçut une gifle spectaculaire de la part d'un jeune homme, une gifle qui fut filmée. La scène et la référence à la vidéo continuent à être commentées sur les réseaux sociaux :

*Qui se rappelle le gars qui a giflé une meuf parce qu'elle l'a doublé dans la file d'attente de la bibliothèque de Beaubourg ? Sa gifle c'était un châtiment divin » ou encore : « MDRR la claque de Beaubourg, une légende. »<sup>34</sup>*

31. Agnès Camus-Vigué, « S'appareiller » dans la bibliothèque, *op. cit.*

32. Elsa Guérin, Lisa Dumas, Léa Johnson, Clara Ziloli et Marie Olive, *La Bpi vue par ses usagers : ce qui se dit, se montre, se partage sur les réseaux sociaux*, étude de licence professionnelle « Métiers du livre », 2018-2019.

33. *Ibid.*, p. 19.

34. *Ibid.*, p. 20.

Au demeurant, comme le soulignent les auteurs de l'étude sur la Bpi et les réseaux sociaux, « la référence à la file d'attente peut être l'occasion de montrer aux autres que l'on est motivé, de se présenter comme un combattant qui va braver la file d'attente pour réviser, tout en spécifiant que l'on va à la bibliothèque parce qu'on y est forcé : "Demain, je vais à la Bpi... bibli que je déteste le plus PTn (Smiley qui pleure) y'a intérêt que je tape le score aux partiels"<sup>35</sup>.

On observe un traitement ambivalent de la file d'attente qui constitue, d'une part, une contrainte difficilement supportable et, d'autre part, un passage obligé pour accéder à la bibliothèque. Cette tension se révèle à travers la métaphore du combat. Cette image qui convoque l'assaut, la bataille est évoquée dans un autre contexte énonciatif, un *focus group*, par Marie-Catherine qui, elle, porte un regard positif sur ce qui s'y joue : « Si on a franchi la queue, voilà, on est dedans [...] on est plus motivé d'avoir fait le parcours du combattant. »<sup>36</sup>

On retrouve ici le thème traité précédemment des corps qui se logent à la Bpi. Le sujet va, en effet, se plier à une certaine discipline qui a une dimension constructive. Commencer à se mettre dans la file d'attente pour « franchir » le seuil de la bibliothèque, entrer dans un semblant d'ordre dans lequel chacun est égal (d'où la colère exprimée à l'égard de ceux qui enfreignent cet ordre). Entrer dans la bibliothèque suppose un premier consentement à un ordre qui vous dépasse et vous contraint, et cela donne une certaine valeur à celui qui s'y soumet. Comme le dit Marie-Catherine, « ça n'est pas gagné d'avance, il faut mériter la bibliothèque ».

### Ancrage d'un soi travaillant : sa place

Ce travail engagé pour la construction d'un *soi* apte à l'étude s'incarne dans la place que l'on occupe dans la bibliothèque. Ce thème de la place est en effet récurrent dans les entretiens réalisés en 1997 comme en 2018, même s'il se décline différemment :

*Ce qui est assez marrant ici c'est que bien souvent vous retrouvez toujours les mêmes personnes aux mêmes places, c'est vrai que chacun a sa petite place, a son endroit pour travailler, même moi, j'ai ma place (femme, étudiante, 26 ans)<sup>37</sup>.*

35. *Ibid.*, p. 25.

36. Marie-Catherine, guide conférencière, 30 ans, *Focus groups réalisés auprès d'usagers de la Bpi dans le cadre du projet de rénovation Bpi 2022*, op. cit.

37. Christophe Evans, Agnès Vigué-Camus et Jean-Michel Cretin, op. cit.

*La Bpi c'est ma maison, je suis devenu un grand et gros rat de bibliothèque [...] Quelque part, oui, je me sens un peu chez moi... par le fait de venir souvent, enfin tout est lié. C'est un peu comme chez moi... C'est devenu une routine pour moi (homme, 38 ans)<sup>38</sup>.*

Ce qui frappe ici, c'est la référence à une sorte de crédo: il y a ici et maintenant, un lieu qui vous attend: «Quand je viens ici, j'ai la certitude d'avoir une place» (actif)<sup>39</sup>. Cela signifie bien sûr que l'on a ses habitudes dans le lieu, qu'on y a mis en place des routines de fonctionnement, ce qui est une façon de stabiliser une activité, de la projeter dans le temps. Mais l'importance accordée à la place est aussi à mettre en perspective avec ce qui caractérise le lieu dans lequel on cherche à l'occuper: «C'est un lieu qui est un repère dans ma vie» (Lionel)<sup>40</sup>. Une habituée en 1997 avait évoqué «la dimension structurante» de la bibliothèque, insistant sur la présence des livres qui pesaient leur poids dans cette dimension constructive. Cette dimension de l'expérience, où l'individu s'éprouve comme compris dans un ordre qui le dépasse et le surplombe, est évoquée dans ces extraits d'entretien prélevés également dans cette même enquête de 1997:

*J'aime bien les bibliothèques parce que déjà j'adore lire [...] le fait d'être entouré de bouquins, j'ai l'impression d'être enveloppée, d'être dominée par les livres... (n° 47, femme, 26 ans, étudiante en géographie).*

*Descartes, Kant, Spinoza et d'autres m'attendaient et m'attendent encore à chaque visite [...]. On sent une telle présence de tant de gens, et même à travers les livres (dont certains écrits par mes anciens maîtres de Sorbonne, Guérouet, Alquié, Bachelard et autres), que la solitude, le découragement, la crainte en face de l'avenir font place à la confiance (n° 10, femme retraitée, ancienne prof de philosophie).*

En tant qu'institution, la bibliothèque représente, mais aussi incarne, un environnement qui fait exister un ensemble de connaissances (des livres, des tables couvertes de livres, des bibliothécaires...), autant d'êtres animés et inanimés qui mettent les lettres et les sciences au premier plan. Ceux qui pénètrent dans ce lieu sont à leur tour intégrés dans ce que l'on peut appeler

38. Serge Paugam et Camila Giorgetti, *Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au Centre Pompidou*, Paris, PUF, 2013.

39. Gilles Thuillot, *op. cit.*

40. *Ibid.*, entretien n° 10.

un ordre du savoir<sup>41</sup>. Cette sorte d'incorporation n'est autre que « l'efficacité symbolique » définie par Claude Lévi-Strauss, c'est-à-dire cette propriété que possèdent certaines structures d'intégrer des éléments vivants, ce qui ajoute à l'état biologique fait de chair et de sang, une dimension sociale. Un sujet qui en est passé par l'opération symbolique devient doté d'une certaine valeur dans un système d'échange qui est au fondement d'une société<sup>42</sup>. Ce que nous ont appris les usagers, dès 1997, c'est que l'environnement Bpi donnait un poids symbolique à l'activité qui y était menée.

C'est toujours le cas aujourd'hui. Akim, étudiant de 24 ans, nous explique qu'il vient régulièrement travailler à la bibliothèque, sans utiliser de documents mais aimant les avoir à côté de lui : « Avec les livres que l'on a à côté de soi [...] on ne peut pas se tromper. »<sup>43</sup> Pour Éléonore, étudiante de 18 ans en classe prépa, c'est le bâtiment, qui en impose : « L'architecture est sympa, c'est beau et impressionnant mais en même temps on se sent à sa place. »<sup>44</sup> Des éléments, prélevés sur le lieu (« beau et impressionnant »), participent d'une valorisation de soi, ce qu'illustre le témoignage de Léa qui met en valeur la dimension patrimoniale du Centre Pompidou : « C'est quand même agréable d'être dans un bâtiment aussi impressionnant et historique. »

L'attachement à la bibliothèque dans sa dimension symbolique est une constante entre 2000 et 2018 ; les données plus récentes rendent sensible toute son ambiguïté. La représentation de la bibliothèque comme lieu symbolique fait surgir une altérité irréductible, trop éloignée sans doute des espaces familiers. Cette distance est traduite par une dimension fictionnelle : on se met en scène dans un lieu de culture, comme le montre la lecture de certains messages postés sur les réseaux sociaux. L'espace de la bibliothèque avec ses rayonnages et ses nombreuses tables de travail fait souvent l'objet de publications accompagnées d'une photo. C'est le cas des habitués qui photographient les tables avec des lecteurs ou des étudiants ou qui parfois les saisissent vides d'usagers, comme pour mettre en avant l'aspect impressionnant de leur habitat. Les rayonnages, ainsi que certains ouvrages, peuvent également être photographiés de manière isolée. D'autres publications mettent en scène l'auteur du contenu à l'intérieur de ces espaces. Il peut s'agir d'influenceurs, notamment sur Instagram et parfois sur Facebook, posant parmi les livres au cœur des rayons, ou parfois à leur table de travail. Ces publications, si elles

---

41. Sur ce point, voir l'ouvrage de Françoise Waquet : *L'ordre matériel du savoir : comment les savants travaillent (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, CNRS Éditions, 2015.

42. Lévi-Strauss Claude, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'histoire des religions*, tome 135, n° 1, 1949. p. 5-27.

43. Agnès Camus-Vigué, « S'appareiller » dans la bibliothèque, *op. cit.*

44. Gilles Thuillot, *op. cit.*

mettent en valeur une certaine étrangeté du lieu, rappellent aussi combien il est valorisant de se montrer entouré d'éléments de culture, et combien la Bpi est un lieu doté d'une esthétique propre, qui peut devenir un espace de mise en scène pour exprimer une certaine image de soi à sa communauté. Cette affirmation de la fréquentation de la Bpi peut également se passer de visuel, plus particulièrement sur Twitter. Certains s'agacent au contraire de cette propension à s'afficher comme fréquentant du lieu: «Vs commencez à mnrv la avec vos story snap on dirait c'est un concours de savoir qui va le plus à la bibliothèque à Pompidou là.»<sup>45</sup> L'énerverment affiché, la dérision, constituent une autre façon de montrer aux autres que l'on s'y trouve sans que son identité y soit dissoute. Aujourd'hui, la nécessité de se former est constamment mise en avant et associée plus étroitement qu'auparavant à la question de l'intégration sociale. Dans les discours contemporains, le savoir est sans cesse rabattu sur sa dimension d'utilité<sup>46</sup>. Les énoncés que nous recueillons, auprès des habitués, s'en font l'écho. Le travail dans la bibliothèque est une condition pour trouver un emploi dans un environnement professionnel très concurrentiel. Les références fréquentes faites à la certitude de trouver une place à la Bpi n'en ont que plus de poids.

La bibliothèque est un lieu gratuit. Or, la logique du marché s'impose aujourd'hui, d'une manière grandissante dans les institutions. Comme le souligne Luigi Failla, déjà cité: «Le manque de lieux collectifs indépendants de toute logique commerciale, souvent évoqué en parlant de la ville, accroît les phénomènes de marginalisation par rapport à la vie économique, sociale et culturelle, en touchant un nombre de citoyens toujours plus important.»<sup>47</sup> À cet égard, la métaphore de l'abri s'inscrit dans une autre perspective: tandis que, sur la scène du monde, le marché s'impose, uniformisant le décor, la Bpi constitue un lieu coulisse, un lieu frontière depuis lequel, comme l'indiquent les messages postés par les jeunes usagers sur les réseaux sociaux, ces derniers tentent de rendre compatibles des univers hétérogènes: le marché du travail, leurs communautés juvéniles et cet univers académique institutionnel qu'est la Bpi.

## LES ÉPREUVES INDIVIDUELLES

Élire domicile à la bibliothèque est donc une façon d'emprunter des voies de passage vers un avenir possible dans un monde de plus forte précarité. N'oublions pas que la société dans laquelle évoluent nos habitués voit se

---

45. *La Bpi vue par ses usagers: ce qui se dit, se montre, se partage sur les médias sociaux, op. cit.*

46. Voir sur cette question, Laurent Éloi, *L'impasse collaborative: pour une véritable économie de la coopération*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2018.

47. Luigi Failla, «Habiter la bibliothèque», article cité, p. 14.

développer le travail ubérisé, imposant une contractualisation des formes salariales dans laquelle la fonction protectrice du droit social est réduite à portion congrue<sup>48</sup>.

### De l'anxiété d'apprendre à l'anxiété sociale : ma petite entreprise

L'enquête de publics menée en 2018 montre que la Bpi s'affirme comme un lieu de recours dans un contexte professionnel pour des personnes qui doivent réaliser un certain nombre de tâches<sup>49</sup>. Il ne s'agit pas, alors, de la recherche de ressources spécifiques mais plutôt du lieu même de la Bpi, dans laquelle, comme nous l'exposions précédemment, on s'est fait sa place. La Bpi est utilisée comme un « chez-soi », plus seulement une « maison magique », ce lieu de sublimation évoqué en 1997, mais avant tout un *bureau* lié à l'univers professionnel dans lequel il faut se maintenir pour trouver un emploi. Ainsi Lionel, contrôleur des finances publiques, qui prépare le concours d'inspecteur des impôts : lorsque cet horizon s'est profilé dans sa vie, il a repris le chemin de la Bpi, un lieu qu'il fréquentait lorsqu'il était étudiant. Il vient durant les vacances et dès qu'il a du temps libre, arrive à l'ouverture et reste entre quatre et cinq heures. Il s'installe toujours au même endroit, au deuxième étage dans le secteur de l'économie, au fond près de la baie vitrée.

Lors de la dernière enquête de publics, c'est la pièce du bureau qui s'est imposée dans les entretiens, 5 des 15 entretiens réalisés le mentionnent<sup>50</sup>. Il s'agit d'enseignants : « Chez moi je n'ai pas de table pour travailler. Je viens pour corriger des copies et préparer des séries d'exercices... » (actif). Antoine, par exemple, âgé de 51 ans, et Louis, 47 ans. Antoine travaille en banlieue et vit à Paris. Il se rend à la Bpi chaque semaine, le soir après son travail, pour corriger des copies et préparer des listes d'exercices. Il ne dispose pas de table de travail dans son appartement. Aussi, la Bpi avec « des horaires d'ouverture très larges et ses tables bien éclairées » constitue le lieu d'étude qui lui convient. Louis travaille à Paris et vient à la bibliothèque le week-end. Il a gardé cette habitude de sa vie d'étudiant : il s'y sent plus concentré que chez lui.

On trouve aussi des professionnels en free-lance. Marco est colombien, il est graphiste auto-entrepreneur. Il attend depuis dix ans un titre de naturalisation. Il a intensifié son rythme de visite à la Bpi, au début il venait par

48. Sur ce point, voir : Laurent Éloi, *Nos mythologies économiques*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2016.

49. Gilles Thuillot, *op. cit.*

50. *Ibid.*

intermittence, puis trois ou quatre fois par semaine et depuis un an, c'est presque tous les jours :

*Je viens ici pour avoir un bureau [...] Je peux brancher mon ordinateur. Ce n'est pas juste un bureau où je peux brancher mon ordinateur. C'est aussi un endroit pour boire un café, chercher l'inspiration et avoir la présence d'autres gens.*<sup>51</sup>

Cette zone multifonction que l'on s'adjoint, c'est aussi ce que cherche Pascal, informaticien de 45 ans : « J'ai besoin de documents et j'ai aussi besoin d'un cadre de travail [...] Comparé à d'autres bibliothèques, on est plus libre ici, il y a plus d'espaces, il y a des espaces pour toutes les occasions, pour manger un morceau, pour discuter, alors que dans d'autres bibliothèques on se sent coincé. »

Christian, 40 ans, inspecteur des impôts, insiste sur la présence du personnel : « Pour moi, c'est un lieu de travail calme et sécurisé... On se sent en sécurité [...] Les tensions sont canalisées [...] c'est que rapidement il y a des personnes qui gèrent cela. Il y a des facilitateurs et si cela perdure, c'est bien géré. »

La fréquentation de ce bureau vise, pour certains, à mener à bien un projet professionnel. Odile, 52 ans, qui travaillait dans le domaine humanitaire, est aujourd'hui au chômage. Elle vient depuis un mois : « Avant, il y a un an, je ne venais pas à la Bpi, hélas... Aujourd'hui, je viens presque tous les jours. » Elle prépare des projets qu'elle envoie à des employeurs potentiels. À 36 ans, Adèle, qui travaille dans la fonction publique, cherche à bifurquer depuis cinq ans. Préparant un master de français langue étrangère, elle fréquente la bibliothèque tous les après-midis. Elle aime ce fameux brouhaha, dont beaucoup d'habitues nous ont parlé, une ambiance de travail qui lui convient, « un calme matiné d'un peu d'agitation ». Éric a un projet de création d'entreprise. Âgé de 30 ans, il travaille dans la vidéosurveillance. Il vient à la Bpi pour se former en autodidacte sur le *big data*, l'informatique et les statistiques. Il vient tous les jours, arrive à 15 h et part à 22 h, sauf le dimanche où il vient encore plus tôt.

### L'exemple d'une épreuve de réalité, les étudiants

Le mode d'usage de la Bpi comme d'un bureau est également fréquent chez les étudiants qui se préparent à une épreuve spécifique : l'obtention d'un diplôme. Parmi eux, les élèves de classe préparatoire sont nombreux. Éléonore,

---

51. *Ibid.*, p. 21.

étudiante de 18 ans, est en classe préparatoire au lycée Turgot et engagée, simultanément, en licence d'économie à la Sorbonne. Elle vient deux à trois fois par semaine, le soir pour éviter la file d'attente. Cette habitude était déjà prise au lycée puisqu'elle venait à la Bpi pour préparer le bac. Paul, 22 ans, est lui aussi étudiant en classe préparatoire. Il vient plusieurs fois par semaine, y compris le week-end, et fait partie de ceux qui s'efforcent de rester dans les murs le plus longtemps possible entre sept et huit heures.

Cette fréquentation assidue indique que la bibliothèque, qu'elle soit détestée parce qu'elle incarne ce lieu où l'on vient se forcer à travailler, ou qu'on lui reconnaisse des effets bénéfiques, est investie par des jeunes à la recherche d'un cadre pour vivre une expérience formatrice. Le « parcours du combattant », évoqué dans le point précédent, est finalement une épreuve qui donne un cadre à une réalité qu'il s'agit de faire advenir. Luc Boltanski, dans un premier ouvrage réalisé en collaboration avec Laurent Thévenot, donne au terme d'épreuve une dimension conceptuelle spécifique dans ce qu'il désigne comme « une épreuve de réalité ». Il montre que les individus en passent par ces épreuves pour tenter de stabiliser les contours de leur existence<sup>52</sup>. Passer un examen ou un concours, trouver du travail, sont des épreuves de réalité, dans le sens où la réalité vécue par le lauréat ou celui qui a, au contraire, échoué, sera différente. Dans un cas, celui qui réussit l'agrégation, par exemple, le métier dans lequel il s'engagera, le réseau de relations qui sera le sien ouvrira sur un monde bien différent de celui qui échoue. La réalité qui se donnera à percevoir, à vivre, est donc bien liée à l'épreuve dans laquelle une personne s'engage, réussit ou échoue. Les épreuves de réalité permettent de faire cadrer les attentes, les prétentions de chaque individu et un certain réalisme social<sup>53</sup>. L'examen ou le concours sont des épreuves de réalité par excellence, à partir desquelles est résorbée l'incertitude relative aux qualités de l'être engagé dans l'épreuve. Ainsi, ce qui est « en puissance » se réalise en conformité aux procédures établies.

Finalement, les étudiants avec ce vocabulaire du combat, nous laissent deviner l'un des enjeux essentiels de leur présence à la bibliothèque jour après jour. Ils se positionnent dans un échiquier social très contraignant et dans lequel la marge de manœuvre est étroite. Il s'agit de réussir des épreuves déterminantes, c'est-à-dire de se rapprocher d'un destin social que chacun souhaite porteur de promesses.

---

52. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

53. Luc Boltanski, *De la critique: précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009, p. 160.

## Nouveaux autodidactes : des auto-entrepreneurs de leur vie

Depuis la réouverture de la bibliothèque en 2000, des possibilités accrues sont offertes aux usagers de se former par eux-mêmes dans différents domaines (service autoformation) ou au sein d'ateliers collectifs. Deux enquêtes ont été réalisées, à dix ans d'écart, dont les résultats font écho aux données exposées dans le point précédent. Tout d'abord, on y trouve une certaine ambivalence de l'autoformation – à la fois choisie et subie, dans laquelle l'omniprésence du numérique n'est pas étrangère. Ensuite, dans les deux cas, la sociabilité qui se crée avec et autour de la bibliothèque permet de subjectiver une dimension de l'épreuve dans un cadre de vie commun.

### Un lieu où se rassemblent différentes expériences de formation

Une enquête menée à l'espace Autoformation en 2004 a permis de montrer que, pour nombre d'usagers, l'autoformation n'est pas vraiment un choix pédagogique<sup>54</sup>. Les outils d'autoapprentissage représentent bien souvent la seule ressource dont ils peuvent disposer pour se former : la Bpi s'impose comme « un lieu de recours », c'est-à-dire comme le seul accessible pour eux<sup>55</sup>. L'autonomie, comme façon de faire préconisée dans cet espace, s'impose comme une règle pas forcément bien vécue :

*Sophie : En fait... J'habite à Sceaux et c'est vrai qu'il y a une MJC juste à côté où ils ont euh... le... le logiciel sur lequel je peux travailler avec quelques conseils, mais pas d'assistance... Donc je suis obligée de me débrouiller toute seule. Donc, en fait... je suis allée voir à Beaubourg..., pour consulter le... le logiciel Photoshop. Et après... j'ai travaillé toute seule sur un logiciel que je ne connaissais pas, puisque j'ai jamais fait d'informatique et, comme il y avait un jeune homme qui m'assistait plus ou moins, ben il y a des choses qu'il voulait m'expliquer et d'autres non. Donc j'ai demandé deux trois tuyaux à un copain et après je me suis débrouillée toute seule. Et euh... Là euh... Je... Je me le repasse pour essayer de voir s'il n'y a pas des menus qui... qui m'échappent.<sup>56</sup>*

54. Agnès Vigué-Camus, « L'autoformation, un lieu de recours », in *Bibliothèques et autoformation. La formation tout au long de la vie : quels rôles pour les bibliothèques à l'heure du multimédia ?*, Paris, Bpi, 2006, p. 138-255.

55. L'espace Autoformation mis en place à la réouverture de la bibliothèque en 2000 comprend 120 cabines individuelles présentant des méthodes de langues et également des didacticiels d'apprentissages qui permettent de se former dans de multiples domaines (bureautique, comptabilité, culture générale...).

56. Agnès Vigué-Camus, « L'autoformation, un lieu de recours », *op. cit.*

Un cheminement de remise à niveau est ainsi retracé, depuis la MJC à proximité du domicile jusqu'à la Bpi. La fréquentation de ces lieux, à laquelle s'ajoutent les « tuyaux d'un copain », constitue autant d'éléments intégrés dans une stratégie qui vise à se rendre de nouveau opérationnel dans son métier. Louis, secrétaire administratif, souhaiterait devenir documentaliste. Il fréquente le bureau de la formation du Ministère, mais les stages lui sont accordés au compte-goutte car ses supérieurs hiérarchiques ne sont pas favorables à son projet. Lui aussi cherche des ressources à la bibliothèque. Monique voudrait savoir utiliser Internet. Elle apprend les bases dans une maison de quartier à La Varenne et vient s'exercer aux didacticiels à la bibliothèque.

La Bpi occupe une place assez unique chez ceux qui fréquentent l'espace d'autoformation pour des motifs professionnels – dans le but de trouver un emploi, mais aussi pour évoluer dans leur carrière. De nombreux témoignages soulignent la rareté des formations en entreprise, surtout lorsqu'on occupe une position subalterne :

*Il n'y a pas beaucoup d'occasions de se former. On ne se forme pas faute de moyens... Le monde évolue et on n'a pas les moyens de faire des formations [...] J'ai été secrétaire de direction de 1986 à 1992. Dans l'entreprise où j'ai travaillé jusqu'en 1999, je n'ai jamais eu le droit d'avoir une formation en informatique. La direction n'accordait pas de formation en interne. C'étaient toujours les cadres qui avaient la priorité. Je crois que savoir ce que les autres ne savent pas, avoir la connaissance, cela donne un pouvoir sur les autres.<sup>57</sup>*

Aujourd'hui au chômage, Geneviève a pris l'habitude de venir suivre des formations en bureautique et en langues :

*Oui, ici, même les gens qui n'ont pas les moyens peuvent venir... et puis il y a de bons produits. Moi, les cassettes d'anglais... le matériel est bon. J'ai pu travailler pendant 10 jours, 3 heures par jour, et préparer un entretien d'embauche.<sup>58</sup>*

Nicole, qui a passé la majeure partie de sa vie professionnelle comme personnel intérimaire, livre un témoignage assez proche :

*En intérim c'est sûr... on nous apprenait aussi, on nous formait un peu mais c'était à la cadence, à la vitesse grand V. Pour vous, pour*

---

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*

*vous envoyer tout de suite chez le client... alors évidemment, c'était la motivation. Il fallait apprendre vite, il fallait être... voilà.*

Enquêteur : *Donc, vous veniez vous former ici alors ?*

Nicole : *Voilà, voilà tout à fait. Voilà.*<sup>59</sup>

Cette autre interlocutrice évoque ici les difficultés rencontrées pour pouvoir bénéficier des maigres ressources existant dans un cadre social :

Françoise : *Quant à trouver un stage avec [l'ANPE] et puis les outils de... de formation. Alors, les outils de formation, j'en n'ai jamais eu à disposition et... se former, bon, oui, si on bagarre pour obtenir, tandis que là on sait, on va trouver.*

Enquêteur : *Hum, hum.*

Françoise : *Non, il y a une chose, ici, la porte elle est ouverte à tout le monde hein, il suffit d'être correct ici, bon, il faut peut-être savoir aussi, ici bon, se débrouiller seul...*<sup>60</sup>

On peut considérer ces usagers de l'espace Autoformation de la Bpi comme de « nouveaux autodidactes », des personnes qui, dotées d'une instruction initiale, doivent prendre en charge aujourd'hui un ou plusieurs autoapprentissage(s).

### L'injonction à s'adapter

Une seconde enquête réalisée dans le cadre des ateliers Internet fait surgir un nouveau point de jonction entre sphère privée, intime, et plan collectif de la vie sociale. Il s'agit de la confrontation nécessaire, et souvent sans grand enthousiasme, aux technologies numériques de sujets que leur vie ne préparait pas à la transformation rapide et radicale qui eut lieu dans les années 1990<sup>61</sup>. Pour bon nombre d'usagers, prendre le chemin de l'atelier a été une façon de parer au mieux les conséquences du nouvel ordre numérique qui a

---

59. *Ibid.*

60. *Ibid.*

61. Cette adoption un peu contrainte et forcée des nouvelles technologies est ce qu'a mis en évidence Dominique Pasquier dans son ouvrage sur l'introduction des technologies numériques dans les milieux modestes : *L'internet des familles modestes : enquête dans la France rurale*, Paris, Presses des Mines, 2018.

imposé de nouvelles façons de chercher du travail, de déclarer ses impôts et de garder contact avec ses proches<sup>62</sup>.

Les entretiens menés dans le cadre de ces études indiquent que les personnes ont dû s'adapter rapidement à un monde qui avait radicalement changé en l'espace de quelques années<sup>63</sup>. Le changement paraissait au début périphérique, semblant affecter des sphères restreintes d'activités. Mais progressivement, toutes les sphères sociales ont été gagnées par les bouleversements qu'implique le numérique. Les entretiens réalisés avec des participants aux ateliers donnent une indication de la façon dont le numérique a rencontré la trajectoire de ces usagers. Le plus souvent, c'était parce qu'il le fallait bien : « Régulièrement on me dit "tu devrais le prendre" [...] on me dit régulièrement chez moi "mais tu devrais prendre l'appareil" » (Denise, 78 ans, retraitée). Certains précisent la façon dont est subi cet aiguillage vers les nouvelles technologies :

*Ils nous obligent pas mais les gens se sentent tenus, se sentent obligés [...] parce que souvent ils mettent même plus les horaires... bah ils le font exprès, hein, pour qu'on puisse être bien... bien fixés. Ils disent simplement bon ils informent, ils informent de quelque chose, d'une actualité mais vous voulez en savoir plus, soyez sur Internet... (Dominique, 60 ans, retraitée).*

Et même, au-delà de l'incitation, nos interlocuteurs font état d'une sorte d'injonction sociale à s'équiper et à se connecter :

*Il faut retenir les places sur Internet et pour des tas de choses comme ça. Il y a des tas de choses où il n'y a plus de numéro de téléphone... je crois que c'est ça surtout (Jeanne, 75 ans, retraitée).*

*À chaque fois on me renvoie « voyez Internet ». Quand je demande un programme, renvoie « voyez Internet » (Denise, 78 ans, retraitée).*

*Bah parce que maintenant, les demandes d'emploi, ça se fait par mail, vous voyez. Les informations, par mail. Chaque fois que je pose une question, on me dit « allez voir notre site », « inscrivez-vous par mail », voilà [...] Faut s'inscrire par mail, ouvrir un dossier... (Martine, 62 ans, en recherche d'emploi).*

---

62. « Rester connectés », in : Pascal Plantard et Agnès Vigué-Camus (dir.), *Les bibliothèques et la transition numérique : les ateliers Internet, entre injonctions sociales et constructions individuelles*, nouvelle édition [en ligne], Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2017, p. 28-70.

63. Entre 2012 et 2014, plusieurs enquêtes furent menées pour accompagner des dispositifs de médiation mis en place à la Bpi concernant le numérique. On a rendu compte de ces enquêtes dans l'ouvrage cité dans la note précédente.

Le sentiment oppressant de devoir s'adapter accompagne les efforts de chaque instant pour «faire comme tout le monde»: «Comme on est à l'ère numérique donc je m'y mets aussi. Mais c'est vrai qu'autour de moi, je vois les gens, ils ont tous le super dernier portable...» (Yves, 52 ans, magasinier en intérim). Rachida, 52 ans, sans emploi, évoque également ce désir d'intégration et de conformité sociale: «Mais bon c'est bien aussi d'être *comme tout le monde*, de ne pas être...».

Autant de propos qui renvoient au désir d'être intégrés à une communauté, au désir d'en partager les codes, et à son corollaire, la crainte de l'exclusion.

On entend dans les entretiens la prédominance du champ lexical de l'injonction: «Je me sens pas mise à l'écart mais... il faut impérativement essayer d'en savoir le plus possible. Je pense qu'il faut essayer d'approfondir le plus loin possible sinon on sera mis à l'écart» (Michelle, 67 ans, «fausse» retraitée). La peur de l'exclusion est sans doute un moteur puissant qui entraîne vers la normalisation: «Tout le monde s'y met, tout le monde... nous devance. Et nous on est derrière» (Rachida). La référence à un positionnement «derrière» évoque un processus de disqualification sociale, pour reprendre le concept de Serge Paugam<sup>64</sup>, processus de marginalisation qui comprend plusieurs phases, allant jusqu'à la possible rupture des liens sociaux. La disqualification n'est pas décrite dans sa réalité économique, mais dans le rapport au collectif. Le sujet se perçoit en creux, en défaut dans l'espace social. L'exclusion, la peur d'être laissé pour compte, se profilent à l'horizon.

Une jeune femme, Clara, confie à l'enquêtrice: «On est vite mis en marge parce que les gens ne prennent pas le temps de vous expliquer. C'est quelque chose qui est considéré comme acquis [...] Tout le monde est censé le maîtriser.» On retrouve ce sentiment d'être à l'écart dans les propos de Jeanne. Interrogée sur ses attentes relatives aux ateliers numériques, elle répond à l'enquêtrice: «Bah, j'en attends, c'est de plus être marginalisée. Une chose m'avait frappée. Je dis ça parce que c'est une anecdote. L'une des premières fois où je suis venue, il y avait une femme quelques années plus jeune que moi et on se demandait pourquoi on venait et elle disait “moi tout le monde dans la maison a un ordinateur, tout le monde est connecté, j'ai l'impression d'être complètement isolée”. Et moi, c'est ça» (Jeanne, 75 ans, retraitée). C'est en entendant le témoignage d'une autre que Jeanne réalise qu'elle ressent, elle aussi, une certaine exclusion. En fréquentant les ateliers, elle a pu, s'identifier à l'autre – l'identification constituant la forme la plus précoce d'un sentiment de liaison à une autre personne. Il lui est alors possible de dire ce qui était éprouvé jusque-là dans une certaine solitude.

64. Serge Paugam, *La disqualification sociale: essai sur la nouvelle pauvreté*, Paris, PUF, 2009.

Une autre participante, Martine, fait état d'un processus qui la touche de plein fouet dans son mode de vie : « Moi je trouve que ça discrimine beaucoup [...] oui, j'en parlais à un ami qui freinait des quatre fers pour l'informatique ou le mobile, tout ça, il en voulait pas. Il a été obligé de s'y mettre, je lui ai dit mais tu sais pour la place de théâtre, il faut réserver par mail, moi j'en peux plus, j'ai pas d'ordi, comment fait-on ? C'est de la discrimination » (Martine 62 ans, en recherche d'emploi). Là encore, la question du lien à l'autre est abordée, mais sous une modalité inverse, le côté incontournable d'Internet est vécu comme une ségrégation car il devient difficile d'avoir accès aux mêmes ressources que les autres. Denise constate de son côté : « Je trouve qu'on est un peu largué, qu'on est mis à l'écart parce qu'on n'a pas cet engin. Alors quand on me dit "mais voyez sur Internet" et que je dis que je n'ai pas Internet, hé bah, j'ai l'air d'être d'un autre monde. Je ne suis plus dans... dans l'actualité » (Denise, 78 ans, retraitée). Marie-Claude et Jean-Claude, quant à eux, disent ne plus pouvoir se rendre à certaines formations car il faut désormais s'inscrire sur un site Internet : « Maintenant on peut plus accéder à la chambre des notaires [...] On est barrés. »<sup>65</sup> On retrouve ce type d'attitude dans les propos d'un autre usager, primo-visiteur : « On est handicapé maintenant. »

Le terme de handicap, qui vient spontanément aux lèvres de cet usager, donne une teinte particulière au sentiment d'exclusion car il évoque non seulement une mise à l'écart mais un défaut, vécu dans l'intimité de son être, qui devient central dans la perception qu'un sujet a de soi. Les technologies numériques sont par excellence les emblèmes de la modernité et de la capacité à faire lien. Elles sont donc mobilisées de façon particulièrement sensible dans la représentation de soi qui en passe nécessairement par l'autre (sa reconnaissance, ses emblèmes...). Le lien que chacun cherche à nouer au groupe social est d'autant plus essentiel qu'il se tisse sur un fond toujours possible de rejet. Dans cette perspective, l'affiliation à des catégories valorisantes est un enjeu pour chaque sujet et la marque négative, voire infamante, le stigmate, va être ce qui, précisément, fait barrage à cette aspiration, cristallisant « un désaccord particulier entre les identités sociales, virtuelles et réelles »<sup>66</sup>. Cette discordance ne vient pas seulement des autres, mais de l'individu stigmatisé, car il éprouve le point déprécié comme le caractérisant profondément. Les entretiens montrent que le fait de ne pas avoir acquis un savoir-faire minimal dans l'utilisation d'Internet peut être vécu de façon stigmatisante, comme l'indique l'expression utilisée par un habitué lors d'un entretien : « On est

65. Pascal Plantard et Agnès Vigué-Camus (dir.), *Les bibliothèques et la transition numérique*, op. cit.

66. Erving Goffman, *Stigmates : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976, p. 12.

comme des pestiférés.»<sup>67</sup> On perçoit que ce qui se joue à travers la médiation numérique n'est donc pas seulement une question d'apprentissage. Il s'agit d'un rapport intime et fondamental à soi et aux autres.

Les personnes hésitent à dévoiler cette dimension dévalorisante. Deux femmes, par exemple, n'osent pas demander de l'aide. Pour l'une d'entre elles, considérée comme «une intellectuelle» par son entourage, il s'agit de ne pas perdre la face. Pour une autre, femme au foyer, c'est un certain sentiment d'indignité qui complique la possibilité de s'adresser à l'autre : «Encore un formateur, une formatrice, ça, oui. Mais comme ça aux gens, on ne connaît rien. C'est honteux...» L'enquêtrice précise d'ailleurs qu'à ce moment de l'entretien, Rachida s'inquiète et lui demande si elle n'est pas filmée. Cette crainte d'être perçue négativement par ses pairs alors qu'elle se considère comme «illettrée» justifie à ses yeux une démarche de «débrouille» qui passe par la Bpi. Martine, quant à elle, confie son sentiment d'être hors circuit : «Parce que quelqu'un qui ne connaît pas l'ordi, ça date, ça vieillit. J'appartiens pas à l'e-génération [*en prononçant le "e" à la française*]», et plus loin : «Ouais mais à son entourage, on ne dit pas tout. On est culpabilisé d'autant plus que d'après mon entourage, je serais plutôt intellectuelle, alors demander "je ne sais pas faire ça".» Cette solitude ressentie à l'égard des proches est aussi évoquée par des femmes sans emploi qui ne peuvent trouver un appui pour se former dans leur foyer.

### Une communauté d'apprentissage : un cadre pour partager les épreuves

Les ateliers numériques sont, à cet égard, perçus comme des lieux ressources car il y est possible d'approcher la technologie à travers un dispositif concret. Les participants se sentent accueillis. Deux enquêtées insistent ainsi sur la qualité pédagogique des animateurs : «Ah c'est bien j'étais contente. On a eu deux charmantes dames, franchement elles étaient très gentilles, franchement, Florence et Solange, franchement, elles expliquent très bien [...] Ah oui, elles expliquent très bien. Franchement, ça, c'est une belle découverte pour moi. C'est bien» (Rachida, 52 ans, sans emploi); «Bah les animateurs, ils sont... vraiment ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous aider, ce que je trouve déjà très bien» (Claudine, 66 ans, retraitée).

Par ailleurs, les usagers des ateliers peuvent également se rendre compte qu'ils ne sont pas seuls dans cette situation :

---

67. Pascal Plantard et Agnès Vigué-Camus (dir.), *Les bibliothèques et la transition numérique*, op. cit.

*Je l'ai senti... ça m'a... ça m'a rassuré parce que c'est assez simple. Ce qui me rassure c'est qu'il y a d'autres personnes autour de moi aussi qui sont... qui nagent un peu, qui savent pas trop, donc c'est rassurant aussi de voir qu'on n'est pas les seuls... Ouais, voilà, c'est ça. Je suis rassuré en fait un peu... (Yves, 52 ans, magasinier en intérim).*

*Ah oui, c'est normal, c'est rassurant. On ne va pas se dire : on est avec les gens qui sont forts, on est faible. Il y a des gens qui sont moins, il y en a qui sont un petit peu plus... Il y en a quand même. C'est rassurant. Nan mais c'est bien, nan, c'est bien. Comme ça, on apprend tous ensemble et puis voilà, celui qui connaît un petit peu plus, il montre à l'autre et c'est bien ça (Rachida, 52 ans, sans emploi).*

L'activité en groupe fournit un cadre au travail et soutient la démarche individuelle :

*C'est qu'effectivement quand on est tout seul chez soi, euh... Alors que dans un groupe comme ça, vous allez parler de YouTube alors que c'est un truc que tout le monde peut faire et ben tout de suite vous allez acquérir des... des réflexes Par exemple... un formateur va vous dire : aller sur menu, démarrer et cherchez ce logiciel-là (François, 35 ans, en recherche d'emploi).*

Comme l'explique Pascal Plantard<sup>68</sup>, il importe que les personnes éloignées des technologies numériques soient accompagnées, au cours de leur familiarisation avec ces outils par des personnes attentives qui amorcent une restauration de l'estime de soi :

*Si l'imaginaire technologique déclenche, chez ces personnes en détresse, le désir d'effectuer des démarches vers les technologies, la situation d'incompréhension face à l'ordinateur amorce le désir de savoir. Par la médiation d'usages, on arrive à dépasser le « je ne sais pas faire » sur l'ordinateur par un « je vais apprendre à faire ». <sup>69</sup>*

Cette importance de l'accompagnement est observable en atelier. L'enquêtrice constate que certains participants, les moins à l'aise avec l'ordinateur, n'osent pas cliquer par eux-mêmes alors que les animateurs et animatrices les y invitent, ni commencer à manipuler sans avoir eu auparavant

---

68. Pascal Plantard, « Archéologie des usages des TIC », in *Pour en finir avec la fracture numérique*, Limoges, Éditions FYP, 2011.

69. *Ibid.*, p. 21-22.

l'aval des formateurs. L'approche dans les ateliers peut permettre de contourner progressivement ces inhibitions.

En cours d'entretien, Rachida demande à l'enquêtrice de l'accompagner à l'atelier *Jeux vidéo*, qui l'intéresserait sans qu'elle n'ose s'y rendre seule. Elle ajoute par ailleurs, à propos des ateliers numériques, « c'est bien qu'on nous donne la main nous aussi, qu'on apprend » (Rachida, 52 ans, sans emploi).

## LA BPI, UN LIEU FRONTIÈRE ?

Au fil de ces pages, nous avons exploré les modalités de l'attachement des habitués à la Bpi. L'étude des messages produits autour de la bibliothèque sur les réseaux numériques nous a montré qu'attachement ne signifie pas uniquement affection, amour. Certains jeunes sont attachés presque malgré eux à la Bpi. Ils ont élu ce lieu, en en faisant une sorte de passage obligé, un espace dont la fréquentation les contraint à se mettre au travail. C'est que la Bpi, en tant que bibliothèque, exerce une fonction symbolique, intégrant les individus épars qui s'y rassemblent à un ordre du savoir. Les livres, les voix des auteurs qui s'y font entendre, sont autant de balises qui font limite aux flux qui traversent notre monde contemporain avec des effets d'éparpillement. Si les processus d'acquisition de connaissance ou de travail intellectuel nécessitent une discipline des corps, la tâche de se mettre à l'étude est sans doute encore plus compliquée à notre époque saturée d'évènements et d'images qui ne peuvent être régulées, ce que Marc Augé nomme la « surmodernité »<sup>70</sup>. Dans ce contexte, la Bpi se positionne comme un *lieu frontière* qui fait abri pour l'étude et permet d'envisager une bascule vers un marché du travail de plus en plus concurrentiel<sup>71</sup> et que chacun éprouve dans une certaine solitude.

Cette présentation de différentes enquêtes menées à la Bpi apporte aussi des éléments nouveaux sur ce que sont étudier et apprendre. Aucun des habitués, en effet, pour décrire son expérience, lorsqu'il cherche à se mettre au travail, ne nous a parlé de processus cognitifs ou de procédure de traitement de l'information. Il a été question avant tout de se loger, d'avoir « un abri ». Si, bien sûr, lorsqu'il travaille à la bibliothèque, chaque individu mobilise tout un capital cognitif, ce sont bien d'autres dimensions de l'être au monde qui sont évoquées par nos enquêtés.

70. Marc Augé, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992, p. 42.

71. Laurent Éloi, *Nos mythologies économiques*, *op. cit.*